

Djamel Guesmi est sorti seul de l'illettrisme et de la précarité avant de découvrir les mots de saint François sur la pauvreté. Pascal Gely



Depuis trente ans, Djamel Guesmi se consacre corps et âme à une pièce sur saint François, testament spirituel de Jacques Copeau. Il la met en scène et y joue avec sa troupe des Tréteaux du monde.

Djamel Guesmi

Acteur, metteur en scène

Il y a chez cet homme quelque chose de la radicalité de François d'Assise. Pour le rencontrer, il faut parcourir le dédale de couloirs de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière qui conduisent à la chapelle Saint-Louis où il incarne le saint d'Assise, à la lumière de quelques candélabres (1). Ou grimper les sept étages menant à la chambre de bonne dans laquelle il vit presque aussi sobrement que le Poverello, au fin fond du 20^e arrondissement parisien. Depuis vingt-huit ans, Djamel Guesmi met en scène et joue *Le Petit Pauvre* de Jacques Copeau. Passionné. Obstiné. Comme un mystère qu'il n'aurait jamais fini de sonder. Créant pour lui une troupe itinérante, Les Tréteaux du monde, lui sacrifiant une vie de famille, établie... Mais qu'a-t-il bien pu trouver dans cette pièce des années 1940 boudée par le monde du théâtre, pour y consacrer la moitié de sa vie, corps et âme ?

La réponse ne vient pas d'emblée. « *Moi qui n'avais aucune instruction, qu'est-ce qui a fait que je me suis lancé dans cette aventure ? Une fidélité à l'œuvre, une fidélité à soi-même peut-être aussi* », interroge cet autodidacte franco-algérien. À l'entendre, la rencontre fulgurante avec le texte de Copeau, il y a trente ans, l'a révélé à lui-même.

Pudique sur son passé, Djamel Guesmi, aujourd'hui 57 ans, évoque par bribes une jeunesse douloureuse. Troisième de sept enfants, il grandit à Vienne (Isère) dans une famille franco-algérienne avec laquelle il n'entretient plus guère de liens. Un milieu « *sans lecture, sans musique, où il n'y avait aucune perspective. C'était obstrué* ». À 16 ans, le voici jeté dans la vie sans savoir ni lire ni écrire, sa parole endiguée par un fort bégaiement. Embauché à la plonge dans un restaurant, il est accusé par un client d'avoir volé son portefeuille : « *J'ai passé 48 heures au poste. Ils employaient la manière forte. Et je ne pouvais*

pas m'exprimer correctement pour me défendre, cela m'a marqué profondément. À l'époque, je n'avais pas de mots. Quand on vous montre ce que vous n'êtes pas, le danger c'est de devenir ce qu'on vous montre. De basculer dans la violence. » Djamel fuit à Paris. Il a 17 ans et 150 francs en poche. « *J'avais conscience qu'il fallait que je me construisse, que je*

me transforme. Aujourd'hui encore, j'y travaille. » Retrouver la parole, une pensée, des mots pour se dire. Pendant sept ans, il vit sans domicile fixe, dans des petits hôtels, de petits boulots... Et commence à acheter des livres, notant les mots qu'il ne connaît pas, découvrant le monde de la pensée, les auteurs. « *J'ai mis cinq ans avant d'oser*

m'inscrire à un cours de théâtre. Pourtant c'était une idée qui me tenait depuis l'adolescence. » Jean-Laurent Cochet, le découvreur de Gérard Depardieu et Isabelle Adjani, lui met le pied à l'étrier. Il restera sept ans dans son cours.

C'est à cette époque qu'il découvre Copeau et son *Petit Pauvre*, saisi par les mots de saint François

« Le petit pauvre » des Tréteaux

sur la pauvreté. Saisi aussi par le « *mystère du Christ* » dans lequel il « *entre* » peu à peu. « *Quand j'ai découvert ce monde, rien ne m'était étranger, je comprenais tout dans ma chair. Quand on sait ce qu'est le froid, la faim, la précarité, le mépris, l'indifférence, le rejet... avec François, avec le Christ, tout cela prend un autre sens.* » « *Avec Le Petit Pauvre et tout ce travail d'intériorisation, j'ai trouvé ma voie, mais aussi ma voix*, poursuit-il. *C'est pour cela que je parle de voyage intérieur, c'est un véritable miracle.* »

Sortir de l'illettrisme a demandé du temps à cet autodidacte opiniâtre. Sa plus belle expérience, sa pièce sur Bernard de Clairvaux. « *Je l'ai sortie de mes entrailles. J'ai pris conscience de la force du verbe. Même si je faisais des fautes, c'était pas grave. C'est la respiration qui était essentielle. La pensée était là.* »

De ce passé, Djamel Guesmi a gardé une empathie pour le monde de l'exclusion. Sa troupe accueille toujours l'un ou l'autre exclu. En avril, les Tréteaux étaient à Rome, pour le rassemblement Fratello des gens de la rue. « *J'aime énormément Christian de Chergé, Charles de Foucauld : tous étaient issus de milieu aisé et se sont délestés de leurs biens pour le Christ. Mais moi ? Je n'ai rien dont me délester. Que veut-il de moi ? J'ai compris que je pouvais me délester de mes malheurs. De ma propre misère. Pour écouter, déceler les tragédies qui se dénouent chez les autres, dans un accompagnement mutuel, sous le regard de Dieu.* »

L'aventure est toujours difficile, mais l'aide financière de l'abbé Pierre, puis l'invitation du nonce à jouer devant Jean-Paul II en 1991, à Castel Gandolfo, lui ont ouvert les portes. Aujourd'hui encore, il avance toujours sur un fil, sans subventions. L'avenir, il n'y pense pas, il se laisse embarquer, comme au premier jour, par cette aventure qui le dépasse.

Céline Hoyeau

(1) Vendredi et samedi à 20 h 30, dimanche à 15 h 30, jusqu'au 26 février. Lestreteauxdumonde.com

Son inspiration. Jacques Copeau (1879-1949)

« *J'ai découvert Jacques Copeau au fil de mes lectures, à 29 ans. Son *Petit Pauvre* m'a saisi. Copeau était dans une démarche de foi, et ce texte est son testament spirituel. C'était un visionnaire, une grande figure de la scène française tombée dans l'oubli. Il a participé à la création de la *Nouvelle Revue**

française, fondé le Théâtre du Vieux-Colombier, formé Louis Jouvet, Charles Dullin... Les artistes à qui j'ai fait lire sa pièce à l'époque m'ont dit qu'elle ne valait rien. C'est ce qui m'a décidé à la mettre moi-même en scène, à me mettre au service de l'œuvre. La pièce initiale comprend

40 personnages, elle est écrite pour durer cinq heures. J'ai fait les coupes, avec aujourd'hui huit personnages, pendant deux heures. Depuis vingt-huit ans, je la reprends toujours, ce sont pour moi des ébauches vers un objet de plus en plus épuré, sans artifice, qui tend vers l'essentiel. »